

Rouge est la neige

MONICA PIFFARETTI

1.

[...]

Sœur Maria Laura jeta un regard à l'horloge et se dit qu'il était déjà tard, mais que pour réciter deux Ave Maria dans son église préférée, elle avait encore le temps. Elle aimait la grande abbaye, son silence profond et l'impression qu'entre ses murs, le temps était comme suspendu. Ou que sa course n'avait jamais commencé. Elle s'agenouilla au niveau de la dernière rangée de bancs et commença à prier, non sans avoir pensé qu'elle aussi, désormais, n'était plus toute jeune. Elle avait septante-deux ans, pour être exact. Au cas où elle l'avait oublié, la douleur lancinante à son genou droit était de toute façon là pour le lui rappeler. Cartilage en bouillie. Elle aurait pu profiter de sa retraite, mais sa vie ne se résumait qu'à un seul mot: travail, travail et encore travail. Et puis l'église, évidemment. Jeune institutrice, elle avait obtenu son diplôme en serrant les dents autant qu'elle s'était serré la ceinture. À la suite d'une déception amoureuse, elle avait décidé sur un coup de tête de prononcer ses vœux et, en quelque sorte, de se couper du monde. Elle avait alors vingt-deux ans, était belle à en mourir et n'était certainement pas prédestinée à prendre le voile. Elle continuait donc à travailler au Mater Christi, l'institut de rééducation pour enfants, au cœur de Disentis, à côté de l'église Saint Jean-Baptiste. Ce poste avait été son premier. Un demi-siècle plus tard, elle l'occupait encore.

Pourtant, ce travail ne lui avait jamais plu. À vrai dire, elle n'aimait pas les enfants. Selon elle, tous des fainéants, des mal élevés, des enfants trouvés, quoi. Ils ignoraient ce qu'était la discipline, qu'elle avait apprise à coups de taloches et de bâton distribués par son père, émigré du sud de la province de Bergame pour travailler comme serveur dans les auberges de l'Engadine. Maria Laura avait été dressée telle une chienne, ni plus ni moins. Une chienne récalcitrante. Sa mère, en revanche, était morte quand elle était encore tout gosse: on avait retrouvé son corps au-delà du pont qui enjambait le fleuve, pris dans les branches d'un tronc déraciné par Dieu sait quelle tempête. Impassible, le Rhin l'avait emporté dans son cours. «Maudites branches! Si seulement elles l'avaient laissée partir jusqu'à la mer! Dans la bouche des poissons, qu'elle aurait dû finir. Je n'aurais plus jamais voulu entendre parler!» avait hurlé son père, le jour où la police avait débarqué chez eux pour annoncer que le cadavre avait été retrouvé. La petite Laura avait alors quatre ans et, à partir de ce moment-là, elle n'avait plus jamais souri. Sa mère l'avait abandonnée. Qui allait maintenant essayer d'arrêter la main de son père? Elle ne le lui pardonnerait jamais. Sixième d'une fratrie de sept, elle avait tour à tour coupé tout lien avec les autres. Elle avait appris que ce monde est une vallée de larmes et, au fil des ans, elle s'était persuadée qu'il en était ainsi et que cela était juste, qu'il était juste de souffrir, que la souffrance était la seule chose qui eût du sens sur cette terre. Son Christ était celui du Golgotha, avec sa croix et ses clous, et non celui qui marche sur l'eau ou qui multiplie les pains et les poissons.

Confiée à un tuteur, elle avait bénéficié d'une bourse d'étude octroyée par une riche famille de la Surselva et elle était devenue institutrice. Au Mater Christi, elle avait rencontré son grand et unique amour, «mon Peppino», comme elle l'appelait, un plâtrier venu du Tessin pour travailler dans le monastère, et qui lui avait promis de l'épouser. Elle en rêvait jour et nuit. Mais Peppino tomba d'un échafaudage. Nuque brisée; on ne put rien faire pour lui. C'est ainsi que Maria Laura découvrit que le beau Peppino avait une femme et trois enfants, du côté de Locarno. C'en était trop. Maria Laura ne s'ouvrit pas les veines, mais ce fut tout comme. Elle prononça ses vœux, mortifiant jeunesse et beauté sous la robe grise, qui devint son armure. Elle dissimula sa peine derrière une maigreur qui, au fil du temps, accentua les pommettes hautes et les cernes sombres d'un visage creusé par les tourments, mais toujours incroyablement beau et sensuel. Plus aucune lumière ne pénétra dans sa vie.

Son mépris pour les enfants était largement réciproque. Ils la détestaient, mais pendant ses leçons d'allemand et d'italien, on aurait entendu les mouches voler. Parmi les nombreuses histoires qui se murmuraient dans le pensionnat, tout le monde connaissait celle de Fritz et Luregn, deux jeunes gars au caractère entier, sur le point de quitter le Mater Christi et qui, précisément pour cette raison, l'hiver précédent, avaient eu le tort de se croire désormais intouchables. Ils avaient osé lui répondre du tac au tac, mais l'avaient payé cher. Tous deux avaient dû faire trois heures de marche, pieds nus dans la neige, autour de l'institut. Ils avaient terminé à l'infirmerie avec un début d'engelures, mais personne n'avait soufflé mot,

et Fritz et Luregn étaient devenus de vrais petits anges. Fritz ne sentait plus l'un de ses doigts de pied gauche. Toutefois, il n'osait en parler. Ses camarades de dortoir l'entendaient pleurer, la tête cachée sous les draps. Mais à qui aurait-il pu raconter la punition qu'il avait subie et demander de l'aide? Il était orphelin de père et de mère; encore quelques mois et il quitterait cet enfer. Il en allait de même pour Luregn: lui, un père, il en avait un, mais s'il avait parlé de sa punition, il en aurait reçu le reste en gifles. À travers ces épais murs blanc vanille, jaunés par le temps, qui sentaient le moisi et la poussière, personne n'avait de saint protecteur. Les châtiments corporels étaient à l'ordre du jour et le directeur fermait les yeux. Il comptait les recettes tirées des écolages, souvent versés par les communes, et il se disait que, en plus d'autres secrets, il avait le bras long. Devant l'institut, il garait bien en évidence sa grosse Mercedes noire, toujours rutilante. Lorsqu'il croisait un pensionnaire, ce dernier le saluait comme il l'aurait fait avec un haut gradé, mais lui ne répondait pas.

La nuit tombait rapidement sur la vallée de Disentis. L'air était vif et humide. De gros nuages chargés de pluie continuaient à sillonner le ciel telles d'énormes montgolfières. Sœur Maria Laura remonta la fermeture éclair de son coupe-vent, s'enveloppa dans son châle en laine, recouvrant sa tête et son voile, et se dirigea vers la sortie de l'abbaye.

Alors qu'elle trempait ses longs doigts dans le bénitier, son regard se posa sur un ex-voto accroché au mur près de l'entrée. L'homme représenté sur la toile, probablement un berger, gisait dans une mare de sang. Ses brebis l'entouraient, tandis qu'un rayon de lumière d'une blancheur immaculée, venu du ciel, effleurait sa tête fracassée par un rocher tombé le long du sentier. Sœur Maria Laura n'éprouva pas la moindre émotion. Elle se dit simplement que le peintre avait fait du bon travail, tout comme Dieu, puisqu'il avait sauvé le pauvre homme, lequel avait sans aucun doute été un bon chrétien. Jamais elle n'aurait imaginé que, quelques minutes plus tard, son crâne allait se retrouver dans un état bien pire que celui du berger. Et que pour elle, bonne ou mauvaise brebis du troupeau, aucun miracle n'allait se produire.

2.

Il était presque cinq heures du soir. Bernardo, le nain du petit cirque familial Mercury, qui s'arrêtait chaque année à Disentis pour monter son spectacle d'acrobaties avant de clôturer la saison, se baladait dans les environs de la vieille abbaye. Il entendit sonner six coups et leva son regard en direction des tours-clochers du couvent. L'énorme bâtiment dominait la vallée. À chaque fois qu'il arrivait dans le petit village, Bernardo sortait de sa roulotte garée dans les champs à l'écart et l'admirait. Cet imposant édifice à la longue histoire avait toujours suscité en lui une crainte révérencielle. La curiosité finissait toutefois par l'emporter sur la peur. C'est ainsi que, ce jour-là aussi, Bernardo était monté jusqu'au monastère et avait poussé la lourde porte en bois de l'église Saint-Martin. Lui, si petit, laid et difforme, dans une construction aussi majestueuse, austère et parfaite. Lui, si près de la terre; le monastère bénédictin tellement élané vers le ciel.

Fasciné par l'éclat des dorures baroques de l'église et par ses murs dépouillés, mais effrayé par les peintures macabres qui décoraient le très haut plafond, il ne remarqua nullement la silhouette noire de femme en train de prier au dernier rang. Au cirque, la représentation du soir commençait à huit heures et Bernardo, comme toujours, devait seulement vendre des barbes à papa, des amandes caramélisées et le programme de la soirée. Il avait le temps. Le véritable but de sa visite – son grand secret – était une chapelle latérale, dans laquelle était exposée une vieille statue appelée «Mater dolorosa». Elle représentait une Madone au teint très pâle, qui tenait entre ses bras un Christ déposé couleur ivoire, un fils de Dieu étrangement petit et disproportionné. Bernardo, lui, avait rebaptisé la statue «la Madone des nains». Il l'adorait et priait cette mère jusqu'aux larmes. Jusqu'à ce qu'il soit de nouveau certain de ce dont on lui avait appris à douter: qu'au paradis, il existait un coin même pour les gens comme lui.

Ce jour-là, terminées sa visite et sa halte rituelle auprès de la chapelle, il se sentit particulièrement apaisé. Il avait profité de sa petite heure de recueillement, heureux de ne pas avoir rencontré âme qui vive. Peut-être quelqu'un qui lui aurait demandé ce que lui, un nain du cirque, pouvait bien faire là. Ou quelqu'un qui, sans un mot, l'aurait regardé de travers avec une expression de compassion et de dégoût mêlés, comme il lui arrivait souvent lorsqu'il s'aventurait loin du chapiteau.

La nuit était désormais sur le point de tomber. Bernardo trottina en direction de la place où était stationné le cirque, mais, à un certain moment, il décida de prendre ce qui lui semblait être un raccourci à travers un bosquet. Et même s'il s'était trompé, et qu'en réalité, en passant par-là, il allait rallonger son parcours, il n'était pas pressé. [...]

Extrait de *Rossa è la neve*, choisi et traduit de l'italien par Sophie Palmerini.

biblio

La Memoria delle ciliegie

Salvioni Edizioni, 2022.

Nere foglie d'autunno

Salvioni Edizioni, 2019.

Rossa è la neve

Salvioni Edizioni, 2017.

I giorni del delfino

Salvioni Edizioni, 2014.

Il mistero della casa di marzapane

Salvioni Edizioni, 2012.



bio

MONICA PIFFARETTI est une autrice tessinoise née en 1963, qui vit à Bellinzona. Après une formation en économie, elle poursuit une carrière journalistique. Son premier livre, *La Panchina di Samarcanda*, paraît en 2009 et remporte une récompense spéciale du Prix Stresa de la fiction. Viennent ensuite deux autres romans, puis la série de romans policiers mettant en scène l'enquêtrice Delia Fischer: *Rossa è la neve*, *Nere foglie d'autunno*, et *La Memoria delle ciliegie*. Monica Piffaretti écrit aussi pour la jeunesse.

SOPHIE PALMERINI est née en 1990 et a grandi en Haute-Savoie. Elle s'installe ensuite à Lyon, où elle travaille dans le milieu hospitalier. Elle décide finalement de tout quitter pour vivre de sa passion des langues et commence des études de traduction à la FTI de Genève. Elle termine actuellement son master, pour lequel elle rédige un mémoire sur la place de la traduction dans la revitalisation du mannois, langue celtique parlée sur l'île de Man. Pour sa traduction de cet extrait, elle a bénéficié du mentorat de Christian Viredaz, et évoque ce travail dans un texte à lire sur notre site.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].

DR